Ce tu qui n'est pas l'autre

Jacques COURSIL
Cornell University (USA)

Jean GIOT
Université de Namur (Belgique)

E-Mail : alain.michele.devos@skynet.be

Un bref rappel d'horizon. « L'énonciation » a longtemps été pensée sur le mode de « l'acte de produire un énoncé » (*ex-nuntiare*) où un locuteur sujet parlant « mobilise la langue pour son compte » (Benveniste, 1974 : 80), d'un acte généralement conçu comme « individuel » (ib. : 81). Certes, un locuteur ainsi « implante l'autre en face de lui », quel que soit le degré « de présence qu'il attribue à cet autre » (ib. : 82). C'est là postuler un « allocutaire », celui-ci pensé, dans le cadre d'un dialogue, comme un « moi écouteur » (ib. : 86). Le plus souvent, cet allocutaire est donné sous la forme d'un *tu*. Malgré leur inversibilité, *je* et *tu* ne sont pas symétriques : « à la deuxième personne, 'tu' est nécessairement désigné par 'je' et ne peut être posé hors d'une situation posée à partir de 'je' […] c'est que 'je' est toujours *transcendant* par rapport à 'tu' […] Ces qualités d'intériorité et de transcendance appartiennent en propre au 'je' et s'inversent en 'tu' » (Id. 1966 : 228-232) de sorte que *tu* est qualifié de *personne non subjective*, en face de la personne subjective que *je* représente (les deux, comme on sait, s'opposant à la « non-personne », *il*).

Malgré l'évolution nuancée des formulations, de l'unicité spécifique et du *je* qui énonce et du *tu* auquel il s'adresse (1946 – ib. 230) à la « dialectique » de l'individu et de la société (1958 – ib. 260), il reste que, dans la construction de la notion d'énonciation, et spécialement de celle de performatif, le *je* restait privilégié : « *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé et il en désigne le locuteur » (1966, 261), si bien que Benveniste distingue *je* comme indicateur formel et *Je*, instance énonçante et nom métalinguistique de celle-ci.

Certes, depuis lors, ce *Je* même s'est instancié. Ainsi, chez J. Authier-Revuz (1995), ce locuteur expose des prises de distance métaénonciative, tandis qu'il se démultiplie dans les représentations que construit la pragmatique d'O. Ducrot.

Aussi, dans ce propos liminaire, il nous intéresse de retenir que, quel que soit le mode de pensée, il ne s'agit pas de sujets empiriques, dotés d'activité locutoire (parleurs) ou perceptive (auditeurs). Ni de sujets psychosociaux, êtres historiques et d'idéologies, ce ne sont pas des participants à des « théories publiques »[1]. Il s'agit d'*êtres de discours,* institués par l'énonciation, de « personnages de la comédie illocutoire » (O. Ducrot), de « rôles dialogiques » (J. Coursil).

[1] Cf. J.-L. Beauvois (1999). Ce participant à des théories publiques en fait n'est pas absent de « l'analyse de discours » à laquelle se réfère aussi J. Authier-Revuz lorsqu'elle évoque la mise en place, en tout discours, d'une interdiscursivité représentée. Ni absent de la théorie, chez O. Ducrot, du champ lexical comme réseau de « topoï » socialement accrédités.

Le mode énonciatif est ici donné comme un champ, c'est-à-dire qu'il ne dépend pas de tel signifiant particulier, même si son exposé impose qu'il soit présenté par le biais d'un élément, celui qu'on appelle traditionnellement « deuxième personne ». Appellation qui a l'inconvénient de véhiculer des représentations sémantiques ou référentielles (allocutaire, personne, surmoi, etc.) desquelles il conviendra de la dépouiller, mais qui offre l'avantage de placer d'emblée dans un cadre systémique où soient coprésents les éléments d'un parcours. Non d'une succession (linéarité, concaténation, ou « contiguïté » dans le vocabulaire jakobsonien), mais un topos tel qu'une coupure singulière, représentée par la deuxième personne, le définit comme non uniforme et hors spécularité.

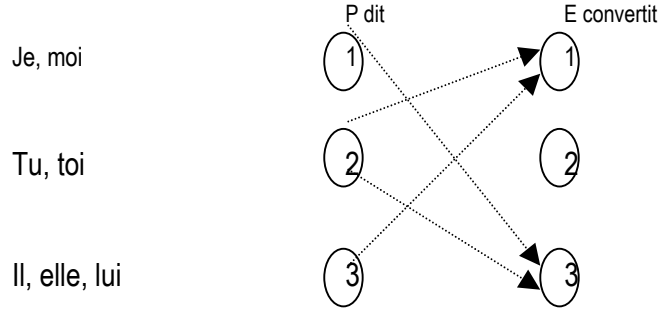
On essaiera ici de le montrer sur un aspect de « l'appareil formel de l'énonciation » : la catégorie de personne verbale, telle que la revisitent les travaux de J. Coursil. On s'en tiendra à des exemples français, et on réduira le formalisme à des linéaments. De l'exemple, le lecteur est invité à élaguer ce qui le fait français (question saussurienne **des** langue**s**) pour en retenir ce qui le fait structure d'énonciation (question saussurienne de **la** langue).

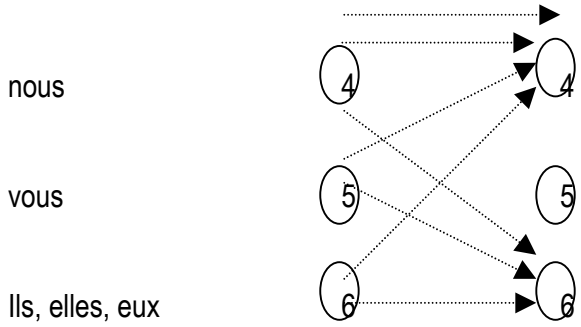
Soit à se donner ici une représentation de ce dont il s'agit comme champ d'illocution (ce qui se joue **dans** (*il-*) la parole (*locution*)) **entre** ceux qui se parlent, et qui apparaîtra comme expérience de langue, dans l'**entendre** comme acte de création de métaphore.

Soit donc un parlant P et un entendant E : où il n'y a rien — on va le constater — d'un locuteur et d'un allocutaire, d'un émetteur et d'un récepteur symétriques (ou quelque autre scénario) tels que les disposent les schémas communicationnels. D'ailleurs, nul n'entend pour un autre. Cette absence de réciprocité intersubjective et d'une langue-instrument de communication est ici mise en lumière dans des opérations de conversion telles qu'elles prennent appui sur une place vide. Aucun système animal de signalisation n'accède à ce fonctionnement. Elles reposent sur six positions catégoriques (on ne connaît pas qu'il y en ait plus ou moins dans aucune langue), soit les six personnes verbales.

Là, une position émise par P n'est pas transmise à E, elle est convertie par E, selon deux modes — exclusion ou inclusion de E.

Exemple : si P dit « je suis à Paris », E entend « il est à Paris ». Si P dit « tu es à Paris », soit E se compte et transpose « je suis à Paris » soit E ne se compte pas (P parle à un tiers) et E convertit en « il est à Paris ». L'ensemble des conversions est indiqué dans le graphe ci-dessous (tiré des travaux de J. Coursil – cf. bibliographie):





D'où suit :

- **Tu** et **vous** ne sont pas des positions pour l'entendant : aucune conversion n'y aboutit. « Il n'y a jamais eu de **tu** ailleurs que là on dit *tu* » (Lacan, Séminaire III, Seuil, 1981, 311). « Pur portement » (ib.), *tu* est une fonction de transfert par laquelle P en appelle à E, et il y a, dans les termes de Quine, « indétermination du référent ». L'indétermination est « la qualité foncière de la variable, ce qui en fait une pièce indispensable de l'ordre symbolique » (G. Le Gaufey, *L'éviction de l'origine,* EPEL, 1994, 162).
- D'où suit encore qu'une interpellation par P n'entraîne pas nécessairement une identification par E (ce qui a quelque incidence sur la félicité de certains actes de langage).
- **Je** vient dans la trace de l'appel, recueilli, à un **tu**. Hors cette conversion, point de **je.** De sorte que, selon l'expression de Benveniste, « **je** énonce quelque chose comme un prédicat de **tu** », ou selon celle de Lacan, en tout **je**, un **tu** « est en état de suspension ». Cette opération de substitution chez l'entendant de **je** (ou de **il**) à **tu** est **métaphore.**
- Mais, pour chacun, « le je de l'autre se dérobe » (Lacan). Du reste, la voix même, qui passe pour la signature personnelle de P, est en fait identifiée par E.
- **L'identification des autres positions de personnes verbales se fait au départ de cette place vide** (parcours de valeurs, différentielles, dans l'illocution). En effet :

  - Par la règle exposée dans la table ci-dessus, l'entendant convertit *tu* en *je* s'il se compte, ou en *il* s'il ne se compte pas. Ainsi, de *tu* sont dérivés *je* ou *il*, dans le registre de l'entendant.

  Prendre la parole en disant *je*, c'est pouvoir être représenté par *il* pour un entendant tiers. Dès lors, il appartient au registre de l'entendant de pouvoir aussi convertir un *il* en un *je* si cet entendant se reconnaît dans un objet de l'illocution pour un entendant tiers. Soit « la nuit, *il* est musicien » : si E se compte, il peut convertir en, par exemple : « ils savent donc que, la nuit, *je* suis musicien » (Coursil, 2000 : 50).

  - Nous est formé de **je** et d'une personne quelconque : *nous* = *je* + *i*. Ce qui revient à dire qu'en tout **nous** il y a un **je** ou que l'entendant inscrit dans un **nous** sa représentation comme **je**. D'où la polyphonie de tout discours, où s'entendent toujours des énonciateurs, multiples en tout locuteur. Soit l'illusion de l'individualité.

Ce qui ne contredit pas ce qui a été dit de l'inaccessibilité mutuelle des **je** : s'il se trouve à tout **je** cette multiplicité et cette diversité d'identifiants, alors **je** se trouve être à chaque fois le seul : en ce sens, il n'y a pas de sujet collectif.

- Cette opération est répétable : je + nous = nous. Elle gère les structures **métonymiques** : « la voile » pour « le bateau » peut s'interpréter comme : voile + bateau = bateau.

La suite de cette opération est stationnaire, ce qui correspond à une définition de la finitude (nous + nous = nous).

- *vous* est dérivé par pluralisation : *tu* + *tu*. (On se souvient que *je* + *je* = *nous* est mal formé, ou un **impossible** de langue).

- *de vous*, on dérive *nous* si E se compte, et *eux/elles* s'il ne se compte pas.

- de *il/elle,* on dérive *ils/elles* par pluralisation.

En résumé : un signifiant - tu - inscrit dans la catégorie de la personne verbale une vacance telle que, par la table des conversions (sans réciproque), elle se transporte, dans son défaut de correspondre à quelque objet, à l'ensemble de la structure.

On en conclura :

— Que, contrairement à l'hypothèse benvenistienne, *tu* n'opère pas la désignation d'un allocutaire, mais est signifiant d'une pure fonction d'appel, « pur portement » ainsi que Lacan (1981 : 336-338) l'avait noté : « Commençons par nous arrêter d'abord à ce *tu*, pour faire la remarque, qui l'air d'aller de soi, mais qui n'est pas tellement usitée, que ledit *tu* n'a aucun sens propre […] Il est donc loin de nous permettre d'hypostasier l'autre. Le *tu* est dans le signifiant une façon de hameçonner l'autre […] Il ne se confond nullement avec l'allocutaire ».

— Que des réserves s'imposent quant à l'hypothèse benvenistienne d'un *je* auquel appartiendraient en propre une intériorité et une « transcendance » subjective, et qui s'inverserait en un *tu* censé désigner un allocutaire. Non seulement l'ego qui formule *tu* « ne peut jamais être tenu pour complètement le soutenir » (Lacan, ib. : 323), mais encore, non plus à partir de l'énonciation par un locuteur, mais à partir de conversions dans l'illocution, c'est-à-dire par un parcours strictement différentiel, sans assignation de tel ou tel item à quelque signification que ce soit, on trouve *je*, divisé, dérivé de la fonction d'appel *tu*, pur signifiant.

La place vide ainsi évoquée serait comparable à ce que J.-Cl. Milner (*Action poétique,* 72, p. 91) appelait chez R. Jakobson le « point de poésie » : « instance qui se définit de n'avoir aucune signification [en l'espèce, c'était le phonème] […] à un point tel que c'est par l'évanouissement des significations qu'on arrivait au sens ».

— Qu'il y a asymétrie radicale entre *je* et *tu,* Benveniste l'avait observé. Ce *tu* auquel je m'adresse ne saurait être, « du tout, mon corrélatif pur et simple », et l'on ne saurait se tenir à l'idée de « deux centres échangeant des signaux » (Lacan, ib. : 323-325) : l'altérité dans la figure d'une bipolarité est imaginaire, puisque les indices 2 et 5 n'ont pas de statut pour E. D'autre part, il n'y a pas symétrie entre entendants mêmes, puisque chacun d'eux peut se compter ou non et que, sur ce point non plus, nul n'entend pour un autre. Défaut d'intersubjectivité qui résulte enfin (Coursil, 2000 : 51) de l'impossibilité pour un entendant de se soustraire à l'illocution : un tel « observateur » prétendu serait nécessairement, par la table des conversions, un entendant qui ne se compte pas. Or, une théorie de l'intersubjectivité suppose une position — imaginaire — d'observateur externe aux actants, i.e. aux parlants, en interaction.

Les couplaisons intersubjectives que représentent les schémas communicationnels ne fonctionnent que sur un concert de parlants identifiables. Il s'ensuit d'ailleurs une théorie de la langue comme objet voyageant en chaînes dans l'espace physique (modèle prégnant dans bien des descriptions de la surdité) ou comme objet projetable en espaces mentaux sémantiques. Dans le premier cas, une appréhension de la langue comme linéaire correspond à cet imaginaire d'interactions consécutives et réciproques entre parlants. Linéarité comme pure concaténation, pure successivité de chaînons — soit la version la plus pauvre possible de la temporalité ; obturant les coupures instauratrices du présent d'illocution (J. Milner et J.-Cl. Milner), et déniant des opérations formelles (parenthésages, segmentations, corrélations, effacements) définitoires d'une syntaxe inscrite dans du signifiant[2].

Cette critique de l'intersubjectivité, inhérente aux développements des thèses de Coursil, paraît concordante avec celle que formule Lacan (2001a : 21 et sq).

— Qu'il faut émettre des réserves sur le statut réputé, chez Benveniste, de non-personne pour *il,* puisque par conversion en langue, *il* peut participer d'un *je*, et puisque *tu* peut être converti en *je* ou en *il.*

Le parcours d'identification dialogique permet au sujet de savoir qu'il existe comme autre pour un autre. Cette certitude d'existence non cartésienne n'est donnée au parlant que lorsque le « toi » dit par « moi » est converti en « moi » par l'autre, qui consacre le « moi » de P, dès lors existant comme *Lui.* Autrement dit, l'énonciation est aboutie quand le « tu » devenant « je », le locuteur devient « lui » pour celui qu'il appelle « tu ». Tant qu'on ne prend pas l'entendant en compte, la description de l'énonciation reste incomplète.

[2] Ce point ne peut être ici développé. Disons seulement que, en ce sens et par-delà les avatars de ses progressions pédagogiques, Saussure construisait, par *ses raisonnements*, loin de l'image réaliste de la séquence, la langue comme *espace* de valeurs.

Cette réserve figure dans le séminaire de Lacan déjà cité (1981 : 323 et 339-340) : « quel est l'élément qui, exhaussant le *tu* […] commence à en faire […] quelque chose qui constitue un premier pas vers le *tu es celui qui me suivras ?* C'est le *c'est toi qui me suivra* ».

Bref, « être, c'est être dans le champ de référence d'un pronom » ou « être, c'est être la valeur d'une variable » (Quine). Le dialogue, ici décrit, parle de parcours ou de transports, hors linéarité et hors point localisable comme premier. Ainsi peut-on prendre en compte la notion épistémique de champ, fondamentale dans la science moderne (M. Serres).

Cette énonciation structurale rompt avec quelque ordre référentiel que ce soit, pour n'être élaborée que dans un registre formel d'opérations. Elle permet de présenter selon le point de vue du système ce que la non-identité à soi d'un *tu*, dans l'illocution, présente au niveau d'un élément. Mais aussitôt, ce qui se dit ainsi au niveau d'un tel élément ne peut être substantifié en ce point-là, puisque, on l'a montré, c'est chaque élément de la personne verbale qui fait défaut à son tour. Autrement dit, on n'a pas ici des « couples d'oppositions » tels que locuteur ~ allocutaire, subjectif ~ non subjectif, je ~ tu, (je + tu) ~ il, ou quoi que ce soit de binaire : dans le régime de la pure différence, que Saussure (2001) appelait *kénôme* (vide), il n'y a pas de bipolarité : « Tout couple de cette espèce — dont raffolent les différentes mantiques — repose sur la même structure formelle où, sous le prétexte de la barre qui les sépare et les oppose, on en vient à ne plus douter que chacun de ces termes est bien un […], qu'en lui nous tenons un microcosme […] lui-même contenu dans le relatif macrocosme de l'unité d'un couple. Il n'en faut pas plus pour, en quelques étapes du même acabit, se donner un monde […] peuplé d'objets dont chacun réduplique l'unité de son contenant. » (Le Gaufey, 1991 : 233). Monde d'ad-versaires et de comm-unications, hors métaphore. Celle-ci en effet n'est pas réversible[3], pas plus que les conversions ici représentées ne sont réciproques.

Par contre, dans un champ opératif, une batterie d'opérations ou de parcours différentiels, comme ce qu'illustre ici la personne verbale, il n'y a d'appui que sur une place vide constituée relativement à « toutes » les autres de l'ensemble par rapport auxquelles elle vaut et qui n'a pas d'autre identité. Alors, « la tenue de chaque élément » est due à l'opération par laquelle il est posé comme « reconnu apte à faire trou dans le « tous » en question au moment même où il y assure son appartenance » (ib. id.).

Le signifiant **tu** — et par conversion tous les autres — distingue ce qui se dit de ce qui peut-être existe, puisque ce signifiant ne rencontre pas évidemment d'objet qui lui assure un « sens ».

[3] Ex. : « l'édifice immense du souvenir » (Proust). « Le souvenir est un édifice » et « l'édifice est un souvenir » sont des énoncés fondamentalement différents. Où il s'observe que la métaphore ne repose pas sur une similarité (laquelle serait réversible).

Mais que ça existe ou non, il est certain que je le dis dans ce terme « tu ». L'engendrement de cette nomination implique cette absence, ce trou dans le champ de l'illocution. C'est dans cette absence ou ce manque à être, ce vide —non dans une connaissance — que se repère *hors image* celui qui est nommé.

Ces « termes » (les pronoms) dont est vraie la propriété d'être différents d'eux-mêmes (*A = A modulo un parcours différentiel*) forment l'ensemble vide. Le vide, écrit A. Badiou, est le nom de l'être. Du signe, Saussure, l'appelant kénôme et s'étonnant « de la capacité de notre esprit de s'attacher à un terme en soi nul » (note Item) ne disait pas autre chose.

Bibliographie

BADIOU, A., *Le Nombre et les nombres,* Paris, Seuil, 1990.

BEAUVOIS, J.-L., « Détermination et signification des événements psychologiques. Un point de vue de psychologie sociale expérimentale », dans *Transhumances I,* Construction de savoirs en situations cliniques : dialogues sur le langage en acte, Pr. Univ. de Namur, 33-48, 1999.

BENVENISTE, É., *Problèmes de linguistique générale 1-2,* Paris, Gallimard, 1966-1974.

BORDAS, E., Les détournements de l'écriture du Je dans *Les Misérables,* in *L'information grammaticale, 63,* 35-38, 1994.

COURSIL, J., *La fonction muette du langage. Essai de linguistique générale contemporaine,* Ibis rouge Ed., Guadeloupe, 2000.

_____ *La topique du dialogue, ou comment assigner au sujet son lieu,* in *Le discours psychanalytique 16,* 1996, 81-121.

MILNER, J. et MILNER J.-Cl., « Interrogations, reprises, dialogues », in J. Kristeva, J.-Cl. Milner, N. Ruwet (éd.), *Langue, discours, société,* Paris, Seuil, 1975.

SAUSSURE, F., de, *Écrits de linguistique générale,* Paris, Gallimard, 2002.

SERRES, M., *Hermès II. L'interférence,* Paris, Ed. Minuit, 1972.

WILMET, M., *Grammaire critique du français,* Paris-Bruxelles, Hatier-De Boeck, 1997.